

WILDERNESS

JOURNAL D'UNE PAISIBLE
AVENTURE EN ALASKA, PAR

ROCKWELL KENT

ILLUSTRÉ PAR L'AUTEUR
TRADUIT & PRÉSENTÉ PAR
THIERRY GILLYBŒUF



AUX ÉDITIONS FINITUDE

MMXXVI



PRÉFACE à l'édition de 1920

La plus grande partie de ce livre a été écrite sur Fox Island, en Alaska, sous la forme d'un journal tenu au jour le jour. Il n'était pas destiné à être publié, mais devait uniquement nous permettre, à nous qui avons vécu là-bas cette année-là, de toujours garder une trace ineffaçable de cette période particulièrement heureuse. Le récit sur le vif d'une expérience vécue contient toujours une part de vérité, ce qui malgré ses défauts, a le mérite de le rendre irréfutable. Le journal a été repris en l'état complété, par l'ajout, çà et là, d'un paragraphe ou d'un chapitre extraits de quelques lettres à des amis. Lettres et journal constituent une sorte de récit, qui est le seul accompagnement littéraire possible aux dessins de cette période publiés dans ce livre. L'ensemble propose un tableau d'une paisible aventure en pleine nature, qui est avant tout une aventure de l'esprit.

Ce que l'on attend généralement d'une histoire qui s'est déroulée dans les territoires sauvages du Nord-Ouest est absent de ces pages.

À s'éloigner davantage d'une ville, cette aventure aurait certainement perdu une partie de son sel. Ce que ces grands espaces ont de merveilleux, c'est leur tranquillité. Il semblait que les hommes comme les bêtes sauvages suivaient librement leurs routes respectives et que, comme s'ils avaient conscience de la liberté dont ils jouissaient dans leur univers, ils ne s'importunaient pas mutuellement. Le vieux trappeur qui nous a tenu compagnie considérait, amère philosophie, que de tous les animaux, l'Homme était le plus redoutable, car si les bêtes sauvages se battent et tuent pour une bonne raison, l'Homme massacre sans en avoir aucune.

J'ai volontairement commencé cette belle histoire alors que nous étions déjà loin, dans Resurrection Bay¹, et j'en ai interrompu le fil paisible quand nous avons été sur le point de franchir le seuil désolé de la ville au retour. Nous avons découvert Fox Island le dimanche 25 août 1918, et en sommes repartis le 17 mars suivant.

R. K.

Arlington, Vermont,
décembre 1919

1. Fjord de la péninsule Kenai, sur la côte méridionale de l'Alaska, dont la principale ville est Seward, à 200 kilomètres d'Anchorage.



PRÉFACE à l'édition de 1970

La « paisible aventure » d'il y a cinquante ans, dont *Wilderness* est le récit, est imprégnée, dans mes souvenirs, du charme et même de la sagesse de *Robinson Crusoë* et du *Robinson Suisse*¹. « Père, m'a dit récemment un scientifique dégarni d'un mètre quatre-vingt-dix, l'année que nous avons passée ensemble sur Fox Island a été la plus belle de toute ma vie. »

« De la mienne aussi, Fiston », aurais-je pu ajouter, malgré ma loyauté envers mon long passé et des « aventures », paisibles ou tourmentées, qui l'ont rempli pour le meilleur et pour le pire.

Des trois êtres humains ayant partagé le petit coin de Paradis terrestre qui sert de cadre à ce journal, seuls demeurent le père et le fils, tandis qu'il ne reste de leurs habitations que des rondins pourris.

1. *Le Robinson suisse* (*Der Schweizerische Robinson*, 1812), roman pour enfant du pasteur suisse Johann David Wyss.

Avec le temps, qui sait quelles traces resteront de l'ancienne nature primitive de Fox Island, à présent que l'Alaska est devenue un État, et que ses terres et ses eaux riches en pétrole sont vendues aux enchères. Redoutant le pire, j'adresse à cette chère et paisible nature sauvage un dernier et tendre adieu. « La terre à la terre, les cendres aux cendres, la poussière à la poussière... »²

Rockwell Kent
« Asgaard », Au Sable Forks, N.Y.,
1970

2. Formule tirée du *Book of Common Prayer*, prononcée lors du service funéraire.



I. DÉCOUVERTE

Nous avons dû ramer pendant une heure sur cette étendue d'eau qui semblait faire un kilomètre de large.

L'air est si pur dans le Nord que celui qui découvre ce paysage pour la première fois finit par se perdre dans cette abondance de grands espaces et de hauts sommets. Des sommets se dressaient au loin, au-dessus de montagnes plus basses le long de la côte derrière nous. Des versants escarpés couverts d'épicéas nous faisaient face. Tout autour de nous, c'était la nature sauvage, un *no man's land* fait de montagnes et d'îles rocailleuses avec, au sud, le vaste océan Pacifique à perte de vue.

C'était une journée d'été calme et bleue, et nous continuions de ramer. Quelque part, nous attendait l'objet de notre quête, j'en avais la certitude. Il devait se trouver quelque part à nous attendre, fidèle à l'image que nous avions imaginée, une petite cabane oubliée, construite par quelque chercheur d'or ou pêcheur. Cette cabane, avec un bosquet, une plage abritée, une source ou un

ruisseau d'eau douce glacée, nous aurions pu la dessiner, y compris la vue qu'elle devrait offrir sur la mer, les montagnes et l'Ouest magnifique. Nous – un homme et un jeune garçon – étions venus dans cette contrée nouvelle poursuivant un rêve fou ; nous avions eu une vision du Paradis du Nord, et nous étions partis à sa recherche.

Sans cette foi qui nous habitait, explorer l'inconnu pour y trouver ce qui n'existait encore que dans nos rêves, aurait pu nous apparaître comme une quête sans espoir. Le doute ne nous a jamais traversé l'esprit. Voguer sur des eaux dont il n'existe aucune carte et suivre de vierges rivages : quelle vie pour les hommes ! Au fur et à mesure que cette côte nouvelle se révèle, l'imagination se représente pleinement combien ces lieux peuvent devenir, en un instant, le théâtre de la tragédie humaine. Les imposantes falaises portent en elles la menace du naufrage. Une vague peut vous envoyer frapper cette haute corniche, à laquelle vous réussirez peut-être à vous accrocher, là où l'épicéa, que les tempêtes ont rabougri, a trouvé une prise depuis un demi-siècle. Cent fois par jour, on pense à la mort ou au moyen d'y échapper grâce à la force et au courage. Puis, sitôt que la côte se fait plus clémente et forme une crique ou une anse, on imagine tous les doux charmes d'un havre sûr, des flots calmes et une plage où accoster, l'emplacement de la maison, un domaine à soi, des terres défrichées et des pâturages qui donnent sur la mer.

Une fois la baie traversée, nous nous sommes retrouvés face à une côte couverte d'une épaisse forêt et nous avons mis cap à l'est vers l'ouverture d'un large bras de mer. Mais tout à coup, comme venu de nulle part, un petit doris à moteur a surgi dans notre direction. Nous avons hélé son occupant et nous sommes approchés pour converser avec lui. C'était un vieil homme seul. Nous nous sommes présentés franchement et lui avons expliqué ce que nous recherchions.

« Venez avec moi, s'est-il écrié chaleureusement, venez et je vais vous montrer un endroit où il fait bon vivre. » Et il nous a indiqué du doigt l'océan, droit dans la trajectoire du soleil, et l'immense et

sombre masse montagneuse d'une île qui se dressait devant nous. S'emparant de notre amarre, il nous a remorqués vers le sud.

Une douce brise s'est levée. La proue relevée, nous fendions les vaguelettes et les embruns chatoyants volaient au-dessus de nous. Nous avons avancé tout droit vers le soleil éblouissant et nous nous sommes mis à rire à l'idée que nous n'avions pas la moindre idée d'où l'on nous emmenait. Pendant tout ce temps, l'étrange vieil homme ne nous a pas adressé la parole et n'a pas tourné la tête, nous entraînant à sa suite comme s'il redoutait que nous lui demandions de nous relâcher. Son île s'est enfin dressée devant nous. Elle était impressionnante, ceinte de parois abruptes, sans le moindre mouillage en vue, jusqu'au moment où, après avoir contourné le grand promontoire de son extrémité septentrionale, est apparue une crique en forme de croissant : nous étions arrivés !

Quel spectacle ! De hautes masses montagneuses jumelles en flanquaient l'entrée, et derrière, la terre s'affaissait comme un hamac suspendu entre elles, le point le plus bas au milieu du croissant. Une plage propre et lisse, aux galets noirs, longeait toute la baie. La laisse de mer était marquée par du bois flotté, des ossements d'arbres blanchis et luisants, d'incroyables racines et des troncs abîmés et déchiquetés. Au-dessus de la plage, une bande d'un vert vif, puis les noires étendues insondables de la forêt. Tout cela était à si grande échelle que, pendant un certain temps, c'est en vain que nous avons scruté ce paysage à la recherche de la moindre habitation avant de nous apercevoir, incrédules, ce que nous avions cru être de gros rochers s'avérait être des cabanes.

Une fois les doris à terre, nous avons sauté sur le rivage et remonté la plage jusqu'au terrain plat, émerveillés, le cœur battant, et criant : « C'est trop beau pour être vrai ! »

Sous nos pieds se déployait une verte pelouse qui, d'un côté, allait jusqu'à un bosquet d'aulnes bien taillés au pied de la montagne, et de l'autre, jusqu'à la forêt ou bien longeait le rivage. Au milieu de la clairière se dressait la cabane du vieil homme. Il nous a fait entrer. Une petite pièce, propre et confortable, deux fenêtres donnant l'une



« Et Zarathoustra lui-même conduisait le plus laid des hommes par la main, pour lui montrer son monde nocturne, la grande lune ronde et les cascades argentées auprès de sa caverne. » (Friedrich Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra)

au sud, l'autre à l'ouest, avec le chaud soleil qui passait à travers ; un poêle, une table près de la fenêtre sur laquelle étaient soigneusement empilées des assiettes ; des étagères de nourriture, et une de livres et de journaux ; une couchette avec des couvertures aux gaies rayures ; des bottes, des carabines, des outils, des boîtes à tabac ; une échelle menant au garde-manger dans le grenier. Et le vieil homme lui-même : une petite tête ressemblant à un navet, ronde et massive, dégarnie, avec une tonsure ecclésiastique, des pommettes saillantes, le visage large, des lèvres charnues, un menton fin et délicat... et ses petits yeux qui pétillaient de bonne humeur.

« Regardez, tout cela est à moi, dit-il, vous pouvez vivre avec moi. Avec moi et Nanny... », et à cet instant sont apparues, non seulement Nanny, la chèvre laitière, mais aussi une famille entière de chèvres angoras, père, mère et enfant, avec une drôle de tête. Elles se sont mises à fouiner autour de nous à la recherche de nourriture, en renversant tout sur leur passage. Il nous a ensuite conduits vers l'enclos aux renards à quelques mètres de la maison. Les renards polaires étaient tapis dans un coin au fond et nous regardaient avec méfiance. Nous avons vu la vieille cabane des chèvres faite en rondins, et il nous a parlé d'une autre, qui n'avait pas encore servi, un peu plus bas dans la forêt.

« Mais venez, dit-il avec fierté, je vais vous montrer mon acte de propriété. J'ai tout fait dans les règles et Washington va bientôt m'envoyer l'acte définitif. J'ai délimité vingt hectares. Tout est décrit dans l'avis et j'aimerais bien voir que quelqu'un s'avise de venir me le reprendre. »

Nous avions désormais atteint un grand épicéa sur le tronc duquel il avait fixé une sorte de châsse ou de tablette recouverte d'un petit toit pour y abriter le précieux document. Mais, voyez-vous cela : la tablette était vide ! à l'exception d'un petit clou à l'intérieur auquel pendait un bout de papier déchiré.

« Billy, Nanny ! » rugit le vieillard agacé, feignant la colère, en brandissant son poing en direction des fautifs qui, avec leur air bête, nous regardaient bien sagement de loin. « Et maintenant, allons au lac ! »